

La psychanalyse face à la faute

ÉCHANGES PERTURBANTS ENTRE VICTIMES ET BOURREAUX

- Entretien avec Veronika Grueneisen, fondatrice des « Conférences de Chypre », organisées à partir des années 80 pour faire se rencontrer et collaborer analystes allemands et israéliens. Renoncer à l'identification inconsciente avec la génération de ses parents pour développer de nouvelles possibilités de relation professionnelle, est-ce possible ? Cette question a guidé ses travaux.

Dans les années 80 Jacques Derrida avait déclaré la nécessité d'une nouvelle éthique de la psychanalyse qui tiendrait compte des modèles théoriques de référence, et aussi des diversités culturelles des psychanalystes en tant qu'individus ayant une identité géographique, politique et sociale claire et précise. En effet, aujourd'hui le psychanalyste ne peut s'empêcher de reconnaître la très grande place qu'occupe, à l'intérieur de sa pratique thérapeutique, son vécu de l'Histoire et du profond entrelacement que ce vécu semble avoir avec les noyaux plus problématiques de sa formation psychanalytique. Mais que veut dire, pour un analyste, « se confronter avec l'Histoire » ? Que signifie se positionner comme figure professionnelle, mais aussi comme sujet "politico-culturel" ? A l'occasion de la récente rencontre "Étranger Familial" - organisée à Milan par le centre milanais de psychanalyse Cesare Musatti, nous en avons parlé, - avec Veronika Grueneisen, psychanalyste allemande, présidente de « Partners in Confronting Collective Atrocities » et organisatrice d'une des expériences les plus intéressantes et complexes de ces dernières années dans le domaine de l'étude sur les dynamiques psychosociales ; les "Conférences de Chypre", dont elle-même nous parlera.

Question.- Après la seconde guerre mondiale, les psychanalystes allemands qui avaient quitté l'Allemagne n'acceptèrent pas, à leur retour, de faire partie d'une société psychanalytique qui était commune avec ceux qui, eux, étaient restés en Allemagne. Sous quelle forme (Dans quelle modalité) l'Histoire a-t-elle joué un rôle symbolique important dans la pratique psychanalytique allemande ?

V.G.- Les événements de ce dernier siècle et particulièrement l'Holocauste dans toute sa tragédie, ont eu des très importantes répercussions aux niveaux conscient et inconscient pour les psychanalystes allemands. De même que la société dans son ensemble, ils ont eu besoin d'un temps considérablement long pour se confronter et élaborer cette partie de l'Histoire. Dans l'après-guerre, après la division du monde psychanalytique allemand en deux sociétés distinctes, est née l'idée qu'il y avait une manière "saine" de pratiquer de la psychanalyse et une manière "coupable", de la même façon que, dans le parcours thérapeutique individuel, on peut se considérer "chanceux" ou "malchanceux" selon la personne avec qui on fait son analyse. Ce n'est qu'aujourd'hui, quarante ans après, que nous nous rendons compte de la portée idéologique de tout ceci. Actuellement, les membres des Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft et des Deutsche Psychoanalytische Vereinigung se parlent et collaborent, chose qui aurait été absolument impensable jusqu'à il y a quelques années. On pourrait tenir un discours analogue en ce qui concerne les rapports entre des psychanalystes allemands et des psychanalystes israéliens : la Shoah a jeté une ombre qui a altéré, des années durant, l'échange professionnel entre collègues des deux nations, avec des résistances enracinées dans la partie la plus profonde et cachée de leur identité. Comment était-il possible que les fils allemands des coupables et les fils israéliens des victimes puissent réussir à réfléchir ensemble ? Comment était-il possible de renoncer à l'identification inconsciente avec la génération de ses parents afin de développer des nouvelles possibilités de relation et de collaboration professionnelle ? C'est justement pour répondre à ce type de questions, que dans les années '80, naquit l'idée des Conférences de Chypre.

Q.-Pouvez-vous nous dire en quoi consistent et comment se déroulent ces Conférences ?

V.G.- Il s'agit d'une série de séminaires résidentiels d'une durée de six jours, une sorte d'espace protégé dans lequel des psychanalystes allemands et juifs peuvent affronter la signification de

l'Holocauste dans le monde actuel, en réfléchissant sur sa portée émotive à l'intérieur de la construction identitaire des secondes et des troisièmes générations après la guerre.

Les séminaires sont réalisés selon la méthode du « group relations » développé au Tavistock Institute de Londres qui prévoit de travailler sur les émotions individuelles à l'intérieur de séances de groupe structurées en différentes modalités. Il y a des rencontres fermées, avec des participants d'une même nationalité ou de nationalité mixte, et des rencontres ouvertes réunissant tous les groupes. La dimension et la composition du groupe influencent considérablement l'atmosphère du débat, et les rapports qui s'établissent parmi les participants ont des retombées importantes sur tout ce qui est expérimenté et discuté au cours de ces rencontres,.

Q.- Les deux premières rencontres se sont déroulées à Nazareth, la troisième à Bad Segeberg en Allemagne. Actuellement, les Conférences sont organisées à Chypre. Quelle a été l'influence du choix géopolitique des lieux, tant du point de vue symbolique que sur le déroulement concret des séances ?

V.G.- Réussir à organiser les deux premières Conférences en Israël a été d'une importance cruciale pour un bon départ des travaux. Les Allemands étaient en effet plutôt bien disposés à s'exposer en se rendant dans un pays où les Juifs sont majoritaires. Ce qui, par contre, nous a surpris a été de voir les Israéliens fort intéressés et motivés à l'idée de venir en Allemagne. Ces séminaires ont permis, en effet, à de nombreux collègues israéliens d'origine allemande à se rendre pour la première fois en Allemagne dans un sentiment de sécurité. Le choix récent de Chypre dérive, par contre, de la conscience de la part du staff d'un besoin toujours plus évident d'élargir le débat même à d'autres groupes nationaux frappés par les conséquences de l'Holocauste. Aujourd'hui toujours plus de personnes d'identité mixte (allemande-juive, anglaise-juive, juive-américaine) participent à nos Conférences et Chypre, par son histoire si complexe et douloureuse et par son éloignement significatif par rapport à la dichotomie Allemagne-Israël, nous a semblé un choix excellent pour la réalisation de nos rencontres.

Q.- Les Conférences de Chypre sont organisées selon une méthode qui n'est pas spécifiquement rationnelle et cognitive, mais plutôt expérimentale, c'est-à-dire basée sur l'expérimentation directe des processus dynamiques vécus dans l'"ici-et- maintenant" du setting. De plus, ce n'est pas tant le simple individu qui doit se positionner comme sujet-objet d'analyse, que le groupe, ou mieux "les groupes" allemand et israélien ensemble. A quoi cela a-t-il mené de discuter du sens de sa faute ou du sens de sa terreur de l'anéantissement, non plus face aux fantômes de son inconscient (comme cela se produit dans un contexte psychanalytique "classique"), mais face à la réelle présence de l'autre ?

V.G.- Je pense qu'il y a un double effet. D'un côté, la réalité est plus terrifiante que le fantôme, parce que, face aux regards de l'autre, on est plus exposé à sa honte, à sa faute, à son angoisse ; d'un autre côté, avoir à faire avec la réalité nous place d'une façon surprenante face à un soudain soulagement. Lorsque tu réussis à dire ta haine ou ta peur en regardant en face non pas un fantôme, mais une personne réelle, et lorsqu'on voit que disant tout cela il ne se passe rien de terrible, mais qu'au contraire on réussit à redire sa haine ou sa peur sans que personne ne vous tue ou s'enfuie horrifié, se met immédiatement en place une sorte de processus de paix ou un processus de toute façon réparateur : ici "réparateur" n'ayant pas le sens d'une réconciliation ou d'un pardon, mais celui d'une acceptation réelle et articulée de ce qui est arrivé. Le choix de nous donner le statut d'une organisation internationale a été décisif, du reste, parce qu'il a offert la possibilité de créer un espace symbolique et réel qui était "protégé" tant pour les Allemands que pour les Juifs, en protégeant les uns et les autres de toute forme de vengeance ou de violence.

Q.- Les problèmes traités dans les Conférences concernent directement les points principaux de la construction de notre identité contemporaine. Au-delà naturellement des thèmes comme la haine, la

peur ou les diverses fantaisies destructives, a émergé de ses rencontres, du côté des Allemands, un malaise extrême vis-à-vis des figures parentales, surtout en ce qui concerne le dédoublement symbolique entre leur image familiale et leur rôle historique.

V.G.-L'expérience de ces séminaires est émotionnellement très fort et demande un travail énorme de mise en discussion et de réélaboration de notre identité. Déplacer l'image des parents d'une rassurante quotidienneté familiale pour l'insérer dans un cadre historique de forte destructivité, nous confronte à une pensée terrifiante : placés dans un contexte politico-social semblable, nous pourrions, nous aussi, comme nos parents "normaux", être impliqués dans une même et identique modalité. À ce propos, je dirai que la première Conférence aurait dû avoir lieu en 1992 et fut annulée parce qu'on n'avait pas rassemblé un nombre suffisant de participants. Tout le monde n'est pas en mesure de travailler sur des thèmes aussi difficiles : et celui qui n'est pas en mesure d'en soutenir le poids, préfère rester à la maison.

Q.-Pensez-vous que le modèle de ces conférences puisse être utilisé aussi pour la gestion d'autres formes de conflit, par exemple la question arabo-israélienne, ou la question irlandaise ? Et si oui, avec quelles différences ? Existe-t-il un "noyau problématique" étroitement lié à la question juive, ou bien chaque conflit répond-t-il à des dynamiques semblables (communes) ?

V.G.-Je suis absolument convaincue que ce modèle peut être valable aussi pour d'autres formes de conflit. En 2007 nous avons créé Partners in Confronting Collective Atrocities, une organisation qui a intégré la direction et l'organisation des Conférences, en étendant le débat au conflit israélo-palestinien. En 2008, pour la première fois à Chypre une délégation palestinienne était présente et sa contribution a été extrêmement importante.

Q.-Dans la Shoah la division radicale entre "victimes" et "bourreaux" a été un élément dramatiquement essentiel dans l'attribution symbolique des rôles et a fourni, peut-être même pour cette raison, un puissant modèle d'identification nationale. Dans le monde contemporain, par contre, les nouvelles formes de confrontation nous montrent une frontière plutôt floue entre les deux figures, il suffit de penser à la figure du terroriste qui -victime- "s'immole" , dans l'instant même où -bourreau- il accomplit un acte d'une extrême violence envers l'autre.

V.G.-Cette réflexion correspond exactement au travail d'analyse que notre staff est en train d'accomplir ces dernières années en vue des futures Conférences ; grâce à l'expérience des séminaires nous avons compris que les rôles victime-bourreau peuvent changer constamment, et la configuration ambiguë du conflit actuel en est un exemple très clair. Cependant nous n'avons pas formulé de réponse précise à ce type de problème. Notre devise, dans un certain sens, est " nous ne savons pas quoi faire et nous allons de l'avant", par le continuel travail d'approfondissement et la constante évolution de nos positions théoriques.

Q.- Les Conférences de Chypre semblent rappeler en partie les travaux du Truth and Reconciliation Commission instituée en Sud-Afrique en 1995. Le mandat de la Commission était de recueillir et d'enregistrer les témoignages des personnes qui s'étaient rendues coupables de violations des droits de l'homme pendant le régime de l'apartheid, ainsi que des personnes qui en avaient été les victimes.

V.G. -Récemment quelques membres de notre organisation ont publié un livre sur nos trois premières expériences de rencontre, « Fed With tears- Poisoned With Milk », Desmond Tutu en a écrit la préface en respectant parfaitement notre esprit et en révélant toute la syntonie de son message avec celui de la Commission sud-africaine. Toutefois, nous n'employons pas le mot "réconciliation" qui, dans notre culture centre-européenne, pourrait donner la fausse idée d'une volonté de pardon ou de recherche d'un "point de finalité" pour notre travail. Au contraire il est fondamental pour nous que la confrontation sur ces thèmes soit élaborée de manière continue, afin affronter le passé en faveur du futur.